

retentir, dans le Parlement, sa grande voix contre la constitution dont on avait doté son pays pendant son absence, et menaçait de recommencer les luttes d'autrefois, la majorité canadienne française, qui avait arraché à cette constitution des libertés suffisantes pour se protéger, resta sourde aux accents du tribun. M. Chauveau fut, pendant quelque temps, du petit nombre de ceux qui prêtèrent l'oreille aux philippiques emportées de M. Papineau; il vota souvent avec lui. On dit que l'amour-propre froissé fut pour quelque chose dans son éloignement de M. La Fontaine.

En 1851 il avait déjà assez d'influence pour devenir Solliciteur général dans l'Administration Hincks-Taché, et deux ans plus tard, Secrétaire Provincial. Il laissa son portefeuille au mois de Janvier 1855 et succéda, dix mois après, au Docteur Meilleur, comme surintendant de l'éducation pour le Bas-Canada. Il a, dans cette importante position, déployé beaucoup de zèle et d'activité, ainsi que l'attestent l'établissement des Ecoles Normales et les succès du Journal de l'Éducation et les nombreuses réformes qu'il a opérées dans l'enseignement.

M. Chauveau allait ainsi tranquillement son chemin, conduisant le char de l'éducation du pays au milieu des éloges et des applaudissements que ses écrits et ses discours soulevaient sur son passage, lorsqu'on lui offrit de monter sur le char plus élevé et plus dangereux de l'État. De l'Union des deux Canadas on était passé à la Confédération de toutes les provinces britanniques; on venait de donner un gouverneur français à la province de Québec et on voulait illustrer l'inauguration du nouveau régime par le choix, comme premier ministre, d'un canadien distingué, capable de rallier toutes les sympathies. M. Cauchon ayant échoué dans ses efforts pour former un gouvernement, on s'était adressé à son ancien émule dans les luttes parlementaires, lequel avait réussi. L'auteur de la "Fête des Banquiers," dont les vers avaient flagellé l'Union des deux Canadas a dû trouver étranges les événements qui l'appelaient à inaugurer la Confédération. En présence du fait accompli il a cru sans doute qu'il pouvait et devait même répondre à l'appel du pays et travailler à tirer du nouveau régime tout le bien possible pour ses compatriotes; il a bien fait. Il a échangé une position douce et paisible pour une sphère chargée d'orages et de tempêtes, il a assumé une responsabilité dangereuse pour sa réputation et terrible pour l'avenir de son pays. Il est difficile d'apprécier les motifs et les intentions qui agitent l'âme d'un homme dans de pareilles circonstances; mais nous croyons qu'il a dû céder en acceptant la tâche qu'on lui offrait, à des considérations élevées, à des instances réitérées, et obéir à de nobles impulsions. Quoiqu'il en soit il a dû trouver rudes et pénibles les sommets du pouvoir; accoutumé à la flatterie, aux éloges et à toutes les prévenances d'un monde, dont il était le demi-Dieu, et qui ne discutait par ses actes, il a du ressentir vivement les horions de la politique, les ronces et les épines dont elle est hérissée; la contradiction et le sarcasme ont dû blesser jusqu'au sang sa sensibilité de poète et d'orateur.

Mettre en opération un nouveau régime politique de manière à satisfaire toutes les espérances et à calmer toutes les craintes; donner toute l'importance et toute l'extension possible aux institutions locales du Bas-Canada sans dépasser les limites tracées par la Constitution, organiser les bureaux publics et distribuer le patronage au milieu de mille intérêts divers, d'exigences personnelles et nationales sans nombre; présenter, le drapeau de la conciliation, la branche d'olivier à deux partis qui se déchiraient depuis vingt-cinq ans; ranimer enfin le courage et les espérances d'une population qui commence à désespérer de son avenir matériel et national; c'était là, il faut l'avouer une œuvre difficile, immense. Avouons qu'il a passé à travers ces crises et ces embarras plus facilement qu'on ne pensait.

Mais, avant d'aller plus loin, traçons en quelques lignes les traits les plus saillants de l'organisation physique, morale et intellectuelle de M. Chauveau. Voyez vous cet homme, de moyenne taille, élégamment vêtu de noir, au front développé, à la figure pensive et mobile, aux traits nobles et prononcés, qui passe, une main derrière le dos, le regard contemplatif? Il n'y a pas à s'y méprendre; la pensée de cet homme là habite des sphères élevées; ce doit être un homme de lettres, un poète ou un orateur. Il est un peu, beaucoup même tout cela. Lisez, si vous voulez vous en convaincre, ses premiers essais poétiques, ses *Joies Naives*, ses *Adieux à Colborne*, *Albion*, *Donnacona*, ses portraits politiques, ses correspondances dans le "Courrier des États-Unis," le "Fantasque" et "L'Avenir," quelques unes des jolies pages de Charles Guérin; parcourrez ses revues mensuelles dans le journal de l'Instruction publique, véritables petits chefs d'œuvre dont les meilleurs journaux de France seraient fiers de parer leurs colonnes. Écoutez, maintenant; il parle; il est au pied du monument élevé à la mémoire des braves de 1760 sur les plaines mêmes témoins de leur gloire et de leur mort; une foule immense l'écoute; l'Angleterre et la France sont là, la première représentée par un gouverneur distingué, la dernière dans la personne du commandant Belvèze: sa voix est trop voilée, sa déclamation un peu monotone; mais quelle chaleur, quel entraînement, quelle succession magnifique de mouvements, d'images et d'inspirations, quel tableau sublime des événements et des luttes héroïques du passé? Ce discours seul devrait suffire à la réputation oratoire de M. Chauveau; ce fut l'opinion de M. de Belvèze qui déclara qu'on n'aurait pas mieux parlé en France. Combien d'autres discours cependant où ses brillantes facultés se

sont révélées avec éclat! Il a eu le tort ou l'obligation de trop se prodiguer, de faire de l'éloquence un métier, une habitude; appelé à parler dans des circonstances presque toujours semblables, il a fini par tomber dans la répétition et la déclamation; il aurait dû, dans son intérêt, résister aux sollicitations de ses admirateurs et de son amour propre; il a fini par produire l'effet de ces jolies boîtes de musique qui répètent éternellement sur le même ton le "Home sweet Home."

Quoiqu'il en soit M. Chauveau est le plus français de tous nos orateurs et de nos écrivains par l'élégance, la couleur et la distinction du style et du langage, le choix des expressions, la noblesse de la pensée, le feu de l'inspiration, et la vivacité du sentiment, mais d'autres le surpassent par la profondeur de la pensée, la force du raisonnement et de la logique, la justesse des aperçus, la science politique. M. Chauveau est homme de lettres par goût, par nature, il est homme d'affaires, homme d'État par nécessité, par hasard, parce qu'en Canada on ne peut être uniquement ce qu'on est, il faut ici mêler la soie et le coton, les fleurs et les choux; tel qui est fait pour porter le fusil, manie la pioche; tel autre qui était né pour habiter les sommets du Parnasse est forcé d'additionner des chiffres derrière un comptoir ou de parler mur mitoyen devant un juge qui pense à ses cheminées. Notre Parlement local se prête peu aux efforts oratoires, aux élans de l'imagination, aux grandes conceptions; les questions qui s'y soulèvent sont peu fertiles en ressources oratoires; c'est plutôt une place d'affaires qu'un théâtre d'éloquence. N'est pas homme d'affaires qui veut; Chateaubriand et Lamartine eussent fait de piètres avocats et de tristes professeurs de mathématiques, de même que M. Cartier serait un poète épique peu recommandable. Les poètes et les orateurs ont-ils le droit de se plaindre si leur âme plus délicate et plus subtile tend sans cesse à s'élever au-dessus des choses de la terre à contempler de trop haut les objets d'ici bas? L'aigle est-il mécontent du sort qui le force à planer dans les hauteurs des cieux? La vigne au jus délicieux est-elle jalouse des fortes racines du chêne? Mais continuons.

M. Chauveau a le caractère du poète et de l'orateur, comme il en a la figure et l'esprit; rien ne le dément. Vif, nerveux, impressionnable, sensible, irritable, mais bon, libéral et dévoué, aussi prompt à réparer une faute qu'à la commettre, il présente de singuliers contrastes à l'œil de l'observateur. Il est remarquable par l'élégance et l'urbanité de ses manières; sa vie a toujours été sobre, morale et studieuse, et l'on ne peut nier qu'il a gardé toute la fraîcheur de son patriotisme à travers les nécessités de la vie et les exigences de la politique. M. Chauveau est encore un bibliographe et un amateur passionné du beau et du vrai dans l'art et la littérature; ses voyages en Europe ont développé chez lui ces heureuses dispositions; les hommes lettrés de France l'ont reconnu comme un des leurs et ont rendu un brillant hommage à son talent de poète et d'orateur. Les remarques suivantes indiqueront que l'homme le mieux doué n'est pas exempt de défauts.

Tous les poètes et les orateurs, depuis Démosthène et Cicéron, ont de la misère à se défendre de l'impression qu'ils sont supérieurs aux autres hommes; c'est peut-être vrai, mais ils le laissent trop voir; ils sont portés à poser, à solliciter les regards et les applaudissements; l'un portera une longue chevelure, ou se fatiguera pour se donner une figure pâle et mélancolique, un autre paraîtra distrait en adressant la parole ou prêter une oreille attentive aux sons mélodieux qui tombent de sa bouche. Les adulations, les flatteries et l'encens qu'on a prodigués à M. Chauveau, depuis sa jeunesse, les succès continus qui ont signalé sa carrière, ont donné à sa sensibilité naturelle un développement qui nuit quelquefois à sa dignité d'homme d'État, en lui faisant faire des démarches peu dignes de sa position. Il donne trop d'importance à des incidents personnels; il devrait exercer son talent diplomatique et son activité politique sur un terrain plus vaste, ménager sa poudre pour les grandes circonstances.

M. Chauveau n'a pas encore eu le temps de donner la mesure de ses capacités comme homme d'État; les progrès qu'il a faits, déjà, témoignent de ce qu'il pourrait être, s'il passait plusieurs années au pouvoir. Les uns lui reprochent l'inactivité de son gouvernement, son impuissance en face des besoins du pays; beaucoup croient qu'il ne pouvait faire plus, sur le principe qu'on ne peut tirer de l'or d'une mine de fer ou de plomb, ou faire sortir un fleuve d'un ruisseau. Prenons garde de nous laisser trop entraîner par le triste préjugé qu'on ne peut être homme d'État sans être malhonnête, sans mettre de côté conscience, vertu et honneur; nous n'avons pas trop d'hommes de talent et de mérite, craignons d'en diminuer le nombre par des critiques injustes ou trop sévères.

Si le gouvernement de M. Chauveau, qui est composé d'hommes de talent et de patriotisme, ne démontre pas l'utilité et l'importance de nos institutions locales, ce sera un grave échec pour la Confédération.

L. O. DAVID.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur rappelant les dernières paroles du magnifique discours prononcé par M. Chauveau, lors de l'inauguration du monument dont nous avons parlé.

Après avoir fait le tableau des faits héroïques que ce monument était destiné à rappeler, l'éloquent orateur continue en ces termes :

"Et voilà ce qui s'est passé ici il y a près d'un siècle! Et aujourd'hui, les drapeaux de la France et de l'Angleterre, unis par des banderolles qui portent les noms de victoire gagnées en commun, flottent amis sur le champ de bataille du

13 septembre et du 28 avril, comme ils flottent sur les mers de l'Europe et sur les rochers de l'antique Chersonèse!

Un gouverneur anglais, dont l'esprit éclairé et le noble cœur ont su comprendre tout ce qu'il y avait de beau, de religieux, d'humain, dans la mission que nous l'avons prié d'accepter, préside à cette apothéose des braves des deux nations. A l'exemple du militaire distingué qui, l'année dernière, était venu rencontrer sur son passage la pompe funèbre que nous fimes aux braves du vingt-huit avril, et saluer leurs restes de généreuses paroles, des officiers et des soldats anglais, justement impatients du repos qui leur échoit dans ce jour de combat, écoutent avec un religieux silence le récit de cette vieille victoire française, parce qu'ils savent qu'il n'y a que les lâches qui sont jaloux, et que leur nation s'est couverte elle-même de trop de gloire pour avoir peur de la gloire des autres!

Et, en présence de Lady Head et de la moitié la plus intéressante de la société de Québec, (la beauté, comme toujours, souriant au récit des actions courageuses,) en présence du commandant d'une Corvette Française (1) chargés d'une mission toute pacifique, et de ses marins qui, mille fois les bienvenus parmi nous, sont arrivés ici à temps pour voir de leurs yeux ce que, si nous avons été longtemps oubliés de la France, nous n'oublions pas ses héros d'autrefois non plus que ceux d'aujourd'hui; en présence de nos concitoyens anglais, irlandais, écossais, héritiers des vertus des peuples des trois royaumes avec qui nous aimons à fraterniser; en présence des descendants des Hurons, les fidèles alliés de nos ancêtres, qui donneront leur part de sang et cueilliront leur part de gloire sur tous les champs de bataille de l'Amérique, nous, les descendants des miliciens de 1760, nous enfermons dans un même monument les ossements confondus des grenadiers de la reine et des montagnards écossais, qu'un Archevêque a bénis sans leur demander à quel culte ils avaient appartenu.

Et que ne dira-t-il pas à la postérité ce monument? Quel enseignement plus profond, quel plus haut tribut à l'héroïsme des temps anciens, à l'union fraternelle du temps présent, à l'oubli des haines passées, au souvenir des gloires qui ne passeront pas!

Ne parlera-t-il pas le même langage éloquent que parle, dans un autre endroit, l'obélisque élevée à la mémoire commune de Wolfe et de Montcalm, par un gouverneur anglais, trop soldat lui-même pour distinguer entre le soldat vainqueur et le soldat vaincu, lorsque tout deux étaient morts en héros?

Ne dira-t-il pas aux Bretons comme aux Français, aux émigrés comme aux natifs, que la même fidélité que nos pères avaient montrée pour leur ancien drapeau, nous l'avons montrée pour le nouveau; que s'ils étaient les hommes de Carillon et des Plaines d'Abraham, nous avons parmi nous les hommes de Lacolle et de Chateauguay, et que nous, les hommes de la nouvelle génération, nous n'avons pas encore dit à l'histoire le dernier mot de notre race?

Ne dira-t-il pas aux générations futures que le souvenir des grandes actions a beau dormir dans la poussière et l'oubli, il faut qu'un jour, ne fut-ce qu'après un siècle, ils se réveille et ressuscite rayonnant d'une splendeur imprévue?

Ne dira-t-il pas aux hommes trop positifs peut-être de notre époque, qu'après tout l'on ne meurt qu'une seule fois, et que, cette fois là, il vaut autant mourir écrasé par la mitraille que sous les roues d'un char à vapeur; que ceux qui agitaient, qui s'enrichissaient il y a un siècle, sont morts tout comme ceux qui combattent, Bigot et Deschenaux aussi bien que Montcalm et Lévis, et qu'ils sont oubliés, exécrés, tandis que les pauvres soldats, les pauvres miliciens et les pauvres sauvages du vingt-huit avril reçoivent, après plus d'un siècle, à la face du soleil, l'apothéose la plus magnifique qu'il nous soit possible de leur donner?

N'enseignera-t-il pas aux peuples de l'avenir que les guerres et les haines d'un siècle sont les amitiés et les alliances d'un autre siècle, que la face des empires change, que les empires eux-mêmes s'écroulent; qu'une seule chose reste debout, la mémoire des braves?

Ne dira-t-il pas qu'après avoir lutté sur terre et sur mer dans les arts de la guerre et dans ceux de la paix, dans les sciences, où elles ont produit Pascal et Bacon, Newton et Cuvier, Laplace et Herschell, dans les lettres où elles ont placé au faite de l'intelligence humaine, Bossuet et Milton, Shakespeare et Corneille, Lamartine et Byron, notre ancienne et nouvelle mère-patrie, désespérant de pouvoir se vaincre l'une l'autre, se sont décidées à dominer réunies le reste du monde?

Ne dira-t-il pas qu'après l'oubli séculaire de tous les souverains et de tous les gouvernements, le puissant allié de notre gracieuse souveraine, le neveu de l'illustre empereur qui, dans l'universalité de son génie, avait réalisé cette parole d'un ancien, *nil humani alienum a me*, au milieu des préoccupations sans nombre d'une époque où se décide le sort de l'Europe et de la civilisation, s'est souvenu d'un million de Français oubliés sous le drapeau britannique, d'un peuple qui surgit aux yeux de la France comme une apparition d'outre-tombe!

Et lorsqu'il s'élèvera, ce monument, surmonté de la statue que nous irons demander à la France, notre alliée, d'y placer elle-même, ne croyez-vous pas que le vieillard, en s'agenouillant sur la tombe des guerriers ainsi glorifiés, regrettera de n'avoir pas, lui aussi, donné sa vie pour la patrie; que le jeune homme se relèvera pour s'élaner plus courageux et plus ferme dans la carrière qu'il aura choisie, et que la mère qui passera près d'ici, tenant son jeune fils par la main, lui fera détourner la tête, de crainte que la fascination de tous ces honneurs rendus au courage, n'enlève trop tôt à son amour, pour le jeter sur la voie périlleuse de l'honneur?

Et ces guerriers eux-mêmes, s'il leur était donné de se lever de leur couche funèbre, et de contempler le jour aussi pur et brillant qu'il était sombre le jour de leur combat; ces campagnes aussi riches, aussi heureuses qu'elles étaient alors désertes et dévastées; cette ville alors en ruines, et qui, florissant aujourd'hui dans les arts de la paix, se répand partout dans la vallée et, déjà, sur le côté, envahit jusqu'à leur sépulture; ce bassin splendide, *cet affluve d'eau bel et profond*, comme disait Champlain, aujourd'hui couvert des vaisseaux de toutes les nations, au milieu desquels se trouve enfin un de ces vaisseaux français que nos pères attendaient avec tant d'angoisse à l'heure suprême; s'il était donné à nos miliciens d'entendre, après un siècle, parler français sur leur tombe; de voir, comme ils disaient naïvement, de voir leurs gens, des uniformes français mêlés à des uniformes anglais pour leur rendre hommage; de contempler leur religion et leur nationalité debout encore et respectées à côté de la religion et de la nationalité des conquérants, sous cette domination anglaise qu'ils redoutaient si fort, n'est-il pas vrai qu'ils demanderaient comme une faveur de vivre quelque temps auprès de nous?